



P10 MUSIQUE Une saison étonnante et un hommage à Oliver Jones.

P3 CULTURE NUMÉRIQUE Un laboratoire Art & D au centre-ville.

P5 PHILOSOPHIE Y a-t-il des guerres justes ?

P6 BIOLOGIE VÉGÉTALE Voyage chez les Inuits, au pays de l'orpin rose



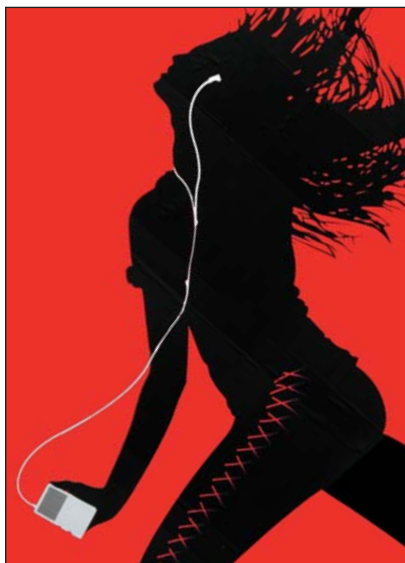
Mon iPod me rendra-t-il sourd ?

La compagnie Apple connaît un succès planétaire avec ses baladeurs iPod. Au cours des deux derniers trimestres, 16 millions de ces merveilles électroniques ont été vendues dans le monde, une augmentation de 35 % par rapport à l'an passé. Mais Apple n'est plus seule sur le marché. On prévoit que plus de 100 millions de téléphones portables achetés cette année posséderont un dispositif similaire pour écouter de la musique. Tous ces décibels déversés dans nos oreilles menacent-ils notre ouïe ? « Absolument, répond l'audiologiste Tony Leroux, professeur à la Faculté de médecine. Les cellules ciliées de l'oreille interne sont sensibles au bruit de forte intensité et, lorsqu'elles sont détruites, rien ne peut les remplacer. »

Chacune de nos oreilles compte environ 15 000 de ces cellules, coiffées de fils microscopiques qui transforment les ondes sonores en influx électriques acheminés au cerveau. À force d'être sollicitées, ces cellules perdent de leur efficacité. « Nul n'y échappe, dit M. Leroux. Si l'on vit assez longtemps, on devient tous sourds un jour... Ceux qui vivent dans le bruit devancent l'échéance. »

Les entrées massives d'ondes sonores, qu'elles proviennent d'un marteau-piqueur, d'un orchestre symphonique ou d'un baladeur surchargent la capacité des cellules auditives. Celles-ci peuvent subir sans dommage un certain stress, mais les séquelles peuvent être graves si le

Suite en page 2



Jeune et iPod : un mariage réussi

FORUM

Hebdomadaire d'information

www.umontreal.ca

Volume 41 / Numéro 4 / 18 septembre 2006

Université  de Montréal

« T'es pas ma mère »



À l'adolescence, les relations entre la belle-mère et les enfants du père risquent de devenir drôlement compliquées.

Entre les belles-mères et les beaux-enfants, la paix **reste précaire**

Même si la nouvelle conjointe du père a su établir une complicité avec son beau-fils ou sa belle-fille, l'adolescence amène son lot de difficultés. « Inévitablement, il y aura des conflits, particulièrement avec les jeunes filles. »

Voilà la morose découverte qu'a faite Julie Gosselin, qui consacre ses travaux de doctorat à désigner les facteurs facilitant l'intégration des belles-mères au sein de familles recomposées où vivent des adolescents. Sous la direction d'Hélène David, professeure au Département de psychologie, l'étudiante a enquêté auprès de plus d'une centaine de belles-mères, de beaux-pères et d'enfants âgés de 12 à 18 ans membres de familles recomposées et a recueilli leurs propos.

Il s'agit de l'une des rares études empiriques qui ne se limite pas à un seul répondant par famille et qui permet de comparer la situation des belles-

mères et des beaux-pères. La recherche, qui a été accueillie avec un vif intérêt par les spécialistes, a valu à la chercheuse le prix de la meilleure affiche pour sa présentation au congrès international de l'American Psychology Association. Ce congrès s'est déroulé à La Nouvelle-Orléans en août dernier.

L'ambiguïté du rôle de la belle-mère

Il est ardu de tracer un portrait précis de la famille recomposée, tient à préciser Julie Gosselin, puisque les familles ne sont pas toutes du même type. « Les enjeux sont très différents, signale-t-elle, selon qu'il s'agit d'une famille recomposée simple, c'est-à-dire dont un seul des ex-conjoints est en relation avec un partenaire qui est aussi parent, ou complexe, quand les deux ex-conjoints ont de nouveaux conjoints qui sont eux-mêmes parents. »

Mais selon les travaux les plus récents sur le sujet, la dif-

ficulté liée à l'intégration de la belle-mère dans la famille recomposée, en particulier dans l'établissement d'une relation satisfaisante avec sa belle-fille, serait due à l'ambiguïté de son rôle et des frontières au sein de la famille. « Les contacts non fréquents ou non existants entre la belle-mère et ses beaux-enfants, la complexité de la famille recomposée, la durée de la nouvelle union conjugale, ainsi que l'âge de l'enfant contribueraient à l'accentuation de cette ambiguïté », explique la chercheuse.

L'adolescence augmenterait en outre le risque de situations conflictuelles. « À cet âge, les priorités sont divergentes, rappelle-t-elle. Alors que les parents essaient d'assurer une cohésion familiale, les enfants, eux, veulent prendre leur envol. Bref, c'est comme dans une famille nucléaire, dit-elle. Sauf que la situation de recomposition peut décupler cet enjeu. »

Bouc émissaire

Pour ajouter à la difficulté, la belle-mère incarne facilement aux yeux de l'enfant la « mauvaise mère » ou la marâtre, comme on l'appelait autrefois, celle sur laquelle il pourra déverser tout ce qu'il ne peut exprimer à sa mère biologique. « C'est le bouc émissaire idéal », souligne Julie Gosselin.

Les témoignages qu'elle a obtenus jusqu'ici ne révèlent toutefois aucun problème majeur de ce côté, mentionne-t-elle. Mais lorsque des tensions surgissent au sein de la famille recomposée, les belles-mères se sentent rejetées, éprouvent un sentiment de détresse et vivent de l'insatisfaction conjugale.

L'une des principales causes de ce désarroi serait associée à l'attitude du compagnon, qui a tendance à ne pas reconnaître pleinement le rôle de la belle-mère et à nier le caractère stressant de la situation. « Étrangement, plus le niveau de détresse psychologique du père est bas, plus la belle-mère vit des problèmes d'adaptation et des conflits avec les enfants, montre

Suite en page 2

« T'es pas ma mère »

Suite de la page 1

l'étude de Julie Gosselin. La chercheuse n'hésite pas à voir un lien significatif entre ces deux variables.

Pour surmonter l'hostilité de l'enfant et créer une relation de complicité, la belle-mère a besoin du père, selon Julie Gosselin. Pour l'étudiante et sa directrice, qui signent conjointement un article sur ce thème, il apparaît donc important que le père prenne sa place d'homme et de père. « Il est en effet le seul qui puisse conférer une légitimité à la belle-mère et définir son rôle auprès des enfants », conclut-elle.

Dominique Nancy



Julie Gosselin

L'arrivée d'un enfant issu du couple facilite l'intégration de la belle-mère

Plus de 20 % des familles nord-américaines sont des familles reconstituées, c'est-à-dire que l'un des conjoints ou les deux ont eu des enfants d'une union précédente. Ce phénomène constitue une réalité de plus en plus grande et crée des situations qui sont parfois difficiles à gérer, tant pour les enfants que pour les adultes qui les vivent.

« Ce sont les belles-mères qui se heurtent le plus à des difficultés dans leur adaptation à la recomposition familiale, soutient Julie Gosselin.

À partir de données collectées par Valérie Laflamme, une autre étudiante du laboratoire de la professeure Hélène David, Julie Gosselin a étudié les différents enjeux auxquels sont confrontées les belles-mères selon qu'elles arrivent sans enfants dans une famille recomposée, qu'elles décident d'en avoir ou qu'elles ont déjà une progéniture d'une autre union.

Les résultats démontrent que la belle-mère qui est mère biologique ressent moins de tension et de détresse psychologique comparativement à celle qui n'a pas d'enfants. Non seulement elle se sent alors plus sûre d'elle dans ses fonctions de « mère adoptive », mais les enfants la considèrent comme une « femme qui a des enfants » au lieu de la voir comme une marâtre.

L'arrivée d'un enfant issu du couple, bien qu'elle entraîne des modifications majeures, négatives et positives, du rapport à l'enfant déjà présent, faciliterait dans certains cas l'intégration et l'acceptation de la belle-mère. Deux raisons expliqueraient cet effet : d'une part le nouveau-né permettrait de créer un lien familial plus fort et d'autre part les couples qui ont une telle charge seraient encore plus engagés envers les membres de la famille.

Les conclusions de l'étude réalisée en collaboration avec Julie Doyon, étudiante au Département de psychologie, paraîtront prochainement dans la *Revue française de psychologie*.

Sujets recherchés

Julie Gosselin a besoin de témoignages de belles-mères, de beaux-pères et d'enfants âgés de 12 à 18 ans vivant dans une famille recomposée pour mener à terme sa recherche sur l'intégration des belles-mères et des beaux-pères à leur nouvelle famille. Si vous êtes dans cette situation et prêts à relater votre expérience, vous pouvez communiquer avec elle, par courriel, à l'adresse <jgosselin23@videotron.ca>.

D.N.

L'Université témoigne sa sympathie à la communauté du Collège Dawson

L'Université a témoigné sa sympathie aux victimes de la fusillade de mercredi dernier ainsi qu'aux professeurs, aux étudiants et à tous

les autres membres du Collège Dawson.

L'Université a également offert sa collaboration au Collège.

Bourses d'études du CREUM

Le Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal (CREUM) annonce, pour l'année 2006-2007, son concours de bourses d'études aux cycles supérieurs. Le Centre

(www.creum.umontreal.ca) offrira jusqu'à 10 bourses d'une valeur de 10 000 \$ chacune. Date limite de dépôt des candidatures : 29 septembre 2006.

Précisions

Notre édition du 11 septembre traçait un court portrait de Lisette Gagné. M^{me} Gagné occupe le poste de constable spéciale à l'Université.

Mon iPod me rendra-t-il sourd ?

Suite de la page 1

bruit est fort et l'exposition répétée fréquemment. Les audiologistes affectionnent l'analogie de la chaise de jardin sur l'herbe. Si vous ne laissez que quelques heures une chaise sur la pelouse, les brins d'herbe aplatis retrouvent facilement leur forme. Après plusieurs semaines, par contre, ils sont écrasés. Jamais ils ne se redresseront. Entre le pavillon et l'oreille interne, c'est un peu la même chose. À force de solliciter les cellules de l'oreille interne, le bruit finit par les rendre inopérantes. C'est ainsi que l'individu cesse de percevoir certaines fréquences, de façon temporaire d'abord puis permanente.

« Ce n'est pas le fait d'avoir la source sonore à proximité du tympan qui pose problème, mentionne Tony Leroux à propos des baladeurs ; certains concerts rock produisent des sons encore plus puissants. C'est le temps d'utilisation. Des études des années 90 révélaient que les baladeurs étaient utilisés jusqu'à 38 heures par semaine. Rien n'indique que les iPod soient employés moins souvent, au contraire. »

Les usagers qui règlent le volume à un niveau bas (moins de 50 % du maximum) réduisent les risques de problèmes auditifs. « Le hic, c'est qu'on se branche le plus souvent dans des endroits bruyants, comme les autobus ou le métro. On doit donc augmenter le volume pour entendre quelque chose. »

En termes techniques, ce sont plus de 85 décibels (dB) qui vous bombardent les oreilles lorsque vous circulez en métro. Pour écouter votre musique préférée, vous devrez élever le volume jusqu'à plus de 95 dB, soit au-delà de la norme fixée par la Loi sur la santé et la sécurité au travail du Québec (90 dB). C'est l'équivalent d'une tronçonneuse en marche que vous tiendriez dans vos mains. « À cette intensité, on ne devrait pas dépasser

15 minutes d'exposition par jour », recommande M. Leroux. Par comparaison, les gens qui travaillent dans le secteur de la construction, les scieries, les mines et les compagnies papières sont régulièrement soumis à des bruits de 100 dB.

Pour l'audiologiste, le public n'est pas suffisamment renseigné sur les dangers qui accompagnent cette nouvelle mode. Il est vrai que la perte de l'audition est sans douleur. Il faut parfois attendre 10 ou 20 ans pour en ressentir les premiers effets. « Une personne qui a surchargé son audition risque en réalité d'en accélérer la dégénérescence. Elle va se retrouver avec l'ouïe d'une personne âgée, mais 20 ou 25 ans plus tôt. »

Au début, ce sont les sons aigus qui deviennent moins audibles. L'ouïe sera moins bonne lorsqu'il y aura des bruits de fond. Un bourdonnement constant pourra également incommoder la personne aux prises avec une telle surdité partielle. Il lui sera peut-être difficile de dissocier les sons ambiants de ceux produits par quelqu'un qui parle. Sa compréhension de la parole pourra enfin être modifiée du fait de son incapacité à entendre certains sons.

La surdité entraîne des coûts sociaux importants et suscite des problèmes interpersonnels non négligeables. Mais ce qui inquiète les experts, c'est qu'elle est de plus en plus précoce. « Une personne de 75 ans qui commence à être « dure d'oreille », c'est un peu normal, nous disait-il y a quelques années la directrice de l'École d'orthophonie et d'audiologie, Louise Getty, une spécialiste de la surdité professionnelle. Mais nous avons vu des cas de surdité grave chez des gens de 45 ans et même de 31 ans. »

On a mené des études chez des employés du secteur industriel. Là où le bruit ambiant dépasse les 90 dB, les effets sur l'audition commencent à se faire sentir après quelques années. « Après

Pour écouter votre musique préférée avec votre baladeur dans le métro, vous devrez élever le volume jusqu'à plus de 95 dB. C'est l'équivalent d'une tronçonneuse en marche que vous tiendriez dans vos mains.

10 ans d'exposition, la qualité de leur ouïe était comparable à celle de personnes de 60 ans n'ayant jamais été soumises au bruit », fait observer M. Leroux.

Amateur de blues, l'audiologiste avoue comprendre le plaisir de se déplacer coiffé d'un son ambiophonique. Il emprunte d'ailleurs à l'occasion le baladeur de son fils. « C'est fantastique ! lance-t-il. Mais il faut y aller avec modération. Réduire le volume. Et prendre des journées de pause. »

Mathieu-Robert Sauvé



Saviez-vous que...

... l'homme moderne des années 40 se prénomait Boum ?

En 1947, foin du métrosexuel ou de l'übersexuel ! Pour être « à la page », il faut être Boum ! C'est ce que nous apprend *Le Quartier latin* du 9 décembre 1947, alors qu'Yves Marcil nous présente « l'homme moderne ».

Tourné vers les plaisirs, il se prépare en dilettante à remplir ses

devoirs religieux et compte bien profiter de ses vacances de Noël pour s'amuser. Il est loin de ressembler à son prédécesseur des années 20, dont la vie était centrée sur le travail et pour qui un jour de congé représentait un jour de repos pour mieux se préparer à travailler. Non, notre Boum de



Il était de bon ton, à une certaine époque, de se montrer fatigué, sous-entendant par là qu'on avait passé la nuit à s'amuser.

1947 travaille aujourd'hui pour mieux se distraire demain. « Il devient insatiable de congés. Il fouille le calendrier pour vérifier si la Saint-Jean-Baptiste tombe un lundi, si le Roi n'a pas eu la malencontreuse idée d'avoir sa fête au beau milieu de la semaine. Il lui faut des fins de semaine de trois ou quatre jours. »

Et ce n'est pas tout ; à son retour au travail, il est plus fatigué qu'avant son départ et raconte à qui veut l'entendre le détail de ses dernières vacances. Dans le cas du Boum universitaire, c'est encore pire ! Il lui est plus pénible d'assister aux cours du lundi matin qu'à ceux du samedi. Et l'auteur se désole de la piètre valeur accordée au travail par l'étudiant de 1947.

Et dire que nous pensions que nos parents et grands-parents étaient tous des gens studieux et disciplinés. Une autre illusion perdue !

En attendant, nous espérons que vos vacances d'été ne vous ont pas trop fatigué et nous souhaitons un bon trimestre à tout le monde !

Sources :

Division des archives, Université de Montréal. Fonds de l'Association générale des étudiants de l'Université de Montréal (P0033). *Le Quartier latin*, édition du 9 décembre 1947.

Division des archives, Université de Montréal. Fonds du Secrétariat général (D0035).

FORUM

Hebdomadaire d'information de l'Université de Montréal

www.iforum.umontreal.ca

Publié par la Direction des communications et du recrutement (DCR)

3744, rue Jean-Brillant

Bureau 490, Montréal

Directeur général : Bernard Motulsky

Directrice des publications

et rédactrice en chef de **Forum** : Paule des Rivières

Rédaction : Daniel Baril, Dominique Nancy,

Mathieu-Robert Sauvé

Photographie : Bernard Lambert

Secrétaire de rédaction : Brigitte Daversin

Révision : Sophie Cazanave

Graphisme : Cyclone Design Communications

Impression : Payette & Simms

pour nous joindre

Rédaction

Téléphone : 514 343-6550

Télécopieur : 514 343-5976

Courriel : forum@umontreal.ca

Calendrier : calendrier@umontreal.ca

Courrier : C.P. 6128, succursale Centre-ville

Montréal (Québec) H3C 3J7

Publicité

Représentant publicitaire :

Accès-Média

Téléphone : 514 524-1182

Annonces de l'UdeM :

Nancy Freeman, poste 8875

Art et technologie

L'Université se dote d'un laboratoire Art & D au centre-ville

Les chercheurs en culture numérique pourront désormais travailler dans un complexe stimulant et achalandé

Un espace de 465 m² comprenant tout l'équipement technologique dont peut rêver le professeur passionné de culture numérique. C'est ce qui est rendu possible avec la création d'un laboratoire Art & D, inauguré le 18 septembre.

Ce laboratoire de l'Université est le fruit d'une entente entre l'UdeM et la Société des arts technologiques (SAT). Il est d'ailleurs installé dans les locaux de la SAT, au centre-ville de Montréal. Le projet assurera un environnement stimulant aux chercheurs-créateurs en culture numérique.

« C'est très excitant. Cela fait des années que nous cherchons une manière de nous faire voir. Nous allons désormais pouvoir jouer avec nos collègues des autres universités sur le même terrain qu'eux », résume Luc Cour-

chesne, un des professeurs ayant permis la réalisation de ce projet. Un comité directeur gèrera le laboratoire. Outre M. Courchesne, Jean Piché, professeur à la Faculté de musique, agira à titre de personne-ressource.

Au cœur du Quartier des spectacles, le laboratoire de l'UdeM est situé à proximité des laboratoires analogues de l'UQAM et des universités McGill et Concordia. Du même coup, cette « vitrine sur la recherche » permettra aux chercheurs de briser un certain isolement. Des projecteurs intelligents, des logiciels conçus pour encoder des programmes, des appareils destinés à scanner les images d'une manière inédite, tout sera en place pour favoriser la création.

Les chercheurs du campus seront également en contact avec les visiteurs d'ici et d'ailleurs attirés par le multimédia et la création. Car le quartier général de la SAT est un incontournable pour tous ceux qui sont à l'affût des dernières innovations en matière de culture numérique.

Déjà, une belle interdisciplinarité caractérise le projet puisqu'il a pu voir le jour grâce à la collaboration de trois facultés (aménagement, arts et sciences et musique) et de six unités d'enseignement (les écoles de design in-

dustriel, d'architecture et d'architecture de paysage, ainsi que les départements d'histoire de l'art et d'études cinématographiques, d'informatique et de recherche opérationnelle et de communication). À l'heure actuelle, l'Université compte une vingtaine de chercheurs-créateurs de premier plan en culture numérique, autour desquels gravitent quelques dizaines d'étudiants des cycles supérieurs. Plusieurs d'entre eux sont réputés.

L'immeuble du boulevard Saint-Laurent (entre la rue Sainte-Catherine et le boulevard René-Lévesque) de trois étages dans lequel s'installe l'UdeM a été acquis par la SAT en 2003 grâce à des subventions de 1,6 M\$ du gouvernement du Québec et de 0,3 M\$ de la Ville de Montréal. Le départ du dernier locataire en 2005 a libéré un étage complet, dont la moitié est offerte en location. Des liens unissent la SAT et l'UdeM depuis 10 ans, une association à l'origine de laquelle se trouvent certains professeurs, dont M. Courchesne. C'est avec la SAT qu'il avait conçu, en 2004, un module interactif d'exposition animée à la station de métro Square-Victoria. Un autre professeur, Sébastien Roy, du DIRO, avait contribué au projet. M. Roy est aujourd'hui membre du nouveau laboratoire Art & D. En plus

de MM. Courchesne, Piché et Roy, il faut mentionner la présence de Brian Massumi, professeur au Département de communication. Pas moins de 13 professeurs profiteront du nouvel espace.

L'équipement du laboratoire a été financé par un programme de recherche de Patrimoine canadien qui encourage la recherche de nouveaux médias. Plus de trois millions ont été accordés, au cours des trois dernières années, à la SAT, l'UdeM et l'Université Laval. Pour la suite des choses, la création du laboratoire permettra de solliciter l'aide des organismes subventionnaires.

Le groupe de chercheurs espère réussir un mariage entre la recherche appliquée, la création et la recherche fondamentale, sans oublier la réflexion théorique puisque certains chercheurs observeront les processus de création en marche.

Par ailleurs, pour la SAT, que dirige Monique Savoie, le renforcement des liens avec l'UdeM correspond tout à fait au rôle de la Société, qui favorise les rapprochements entre les milieux de l'enseignement et ceux de la création indépendante. La SAT est un organisme à but non lucratif regroupant des agents culturels et des créateurs.



Luc Courchesne



Jean Piché

Paule des Rivières

Affaires universitaires

Inscriptions : la part de marché de l'UdeM se maintient

Mais la décroissance n'est pas exclue, estime le registraire

Avec 12 884 nouvelles inscriptions pour le trimestre d'automne 2006, l'Université de Montréal et ses écoles affiliées devraient conserver leur part de marché, attirant près du quart de tous les étudiants d'université au Québec. « Sur les quelque 250 000 étudiants québécois, tous cycles confondus, environ 23 % sont ici, selon les données fournies par la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CREPUQ), explique le nouveau registraire, Pierre Chenard. En fait, la place occupée par l'Université de Montréal, HEC Montréal et l'École polytechnique est très stable depuis 20 ans. »

Toujours selon la CREPUQ, l'UdeM accapare 25 % du marché des études aux cycles supérieurs (chiffres datant de septembre 2005), « ce qui consolide la vocation de recherche de notre établissement », mentionne le registraire.

M. Chenard insiste toutefois pour dire que les statistiques présentées pour 2006 sont à prendre avec des pincettes. « Les données sur l'inscription varient beaucoup entre la première et la troisième semaine de septembre et continuent de fluctuer par la suite. Elles

changent presque d'une journée à l'autre. Tous les registraires sont actuellement sur le qui-vive. Nous sommes impatients de savoir comment la situation va évoluer. »

En fait, il faudra attendre le printemps prochain avant de posséder le tableau définitif des inscriptions au trimestre actuel. Des annulations de cours, des changements de programme, des retards compliquent la communication des données entre les facultés et le Registrariat. Mais si l'on examine l'évolution des inscriptions au cours des sept dernières années, on note que les universités québécoises ont semblé éviter la baisse des effectifs ressentie dans les collèges. L'UdeM a même connu des hausses significatives de sa clientèle en 2002-2003 (+4 %) et en 2003-2004 (+3 %). Mais depuis deux ans, ces augmentations sont si minimes (moins de un pour cent) qu'on préfère parler de « stabilité ». HEC Montréal et Polytechnique ont connu une bonne année en 2005-2006 (+8 %), mais cette performance faisait suite à des années plus difficiles quant au nombre d'inscriptions, de sorte que la situation est là aussi qualifiée de stable.

« Il est trop tôt pour tirer des conclusions, mais on pourrait se diriger vers un fléchissement des inscriptions au premier cycle. Mon hypothèse, c'est qu'il y a actuellement un plafonnement. La décroissance n'est pas exclue pour les prochaines années. »

Mathieu-Robert Sauvé

Parlons des personnes...

Les gens qui composent la communauté universitaire font rarement la manchette. Leur contribution n'en est pas moins indispensable. Dans cet esprit, Forum se propose de tracer ici de courts portraits de certains d'entre eux.

Profession : entomologiste

« Le Département de sciences biologiques est une deuxième famille pour moi ; je connais tout le monde », confie Louise Cloutier, coordonnatrice des collections zoologiques à ce département. En poste depuis 1972, elle est plus particulièrement responsable de la collection entomologique, qui est la deuxième en importance au Québec avec plus de 1,5 million de spécimens.

« Mon rôle consiste à mettre en valeur les collections, c'est-à-dire à assurer la réception, la classification, la conservation et la préparation des spécimens pour la consultation et les prêts. Plus les collections sont consultées par des spécialistes de partout dans le monde, plus nos connaissances avancent », souligne-t-elle.

La collection d'insectes indigènes est déjà la plus nombreuse du Québec et continue de croître. Présentement, Louise Cloutier participe, avec le professeur retraité Pierre-Paul Harper, à la constitution d'une collection d'insectes des Appalaches. « Cette faune n'a pas encore été inventoriée et demeure méconnue. Il est très excitant de prendre part à ces recherches sur le terrain. »

Titulaire d'une maîtrise en entomologie aquatique de l'UdeM, elle a choisi de se consacrer non pas aux papillons qui émerveillent petits et grands mais aux obscurs chironomides. « Il s'agit du groupe d'insectes aquatiques le plus abondant et c'est un véritable défi de les identifier. Les papillons, c'est banal. Mais avec les chironomides, nous faisons de nouvelles découvertes chaque fois qu'on les étu-

die et ce sont leurs petits détails qui m'intéressent. »

« Louise Cloutier est non seulement une personne-ressource incontournable tant pour les professeurs que pour les étudiants, mais elle est une employée exceptionnelle », dit à son sujet Thérèse Cabana, directrice du Département.

En plus de guider professeurs et étudiants parmi les innombrables tiroirs d'insectes et les armoires d'éprouvettes du laboratoire, Louise Cloutier reçoit, en raison de ses talents de vulgarisatrice, des classes du secondaire et collabore à l'organisation d'expositions. Son expertise a notamment été mise à profit pour l'exposition interactive *Curieux univers* (du Centre d'exposition de l'UdeM), qui a remporté plusieurs prix, et le

site Internet *Histoire d'eau*, portant sur les milieux aquatiques.

Le personnel du Département de sciences biologiques a en outre la chance de bénéficier d'une autre expertise de Louise Cloutier, soit sa passion pour la cuisine. L'entomologiste est de toutes les fêtes départementales qui sont pour elle autant d'occasions de faire découvrir à ses collègues de nouveaux plats rapportés de ses nombreux voyages à l'étranger, souvent en terre exotique. « Je cuisine même pour mon chien », avoue-t-elle.

Toutefois, il n'est pas question pour elle de combiner ses deux passions en s'adonnant à la dégustation d'insectes. « Je comprends que ces petites bêtes fassent partie de l'alimentation de certains pays, mais je n'ai aucune attirance de ce côté. Je préfère étudier et admirer les insectes au lieu de les manger. »

Daniel Baril



Louise Cloutier

Recherche en communication

Le corps est un objet de désir... médiatique

Quand les médias font de la chirurgie esthétique

De nos jours, des émissions de télé-réalité telles que *Extreme Makeover* (ABC) ou *The Swan* (Fox) nous montrent des gens qui se font « refaire » une beauté en direct ; des augmentations mammaires sont offertes comme prix de présence dans des bars ; et les injections de botox contre les rides connaissent une progression fulgurante. Pourquoi la chirurgie esthétique est-elle devenue si populaire ? Voilà la question sur laquelle se penche Elisabeth Mercier, étudiante à la maîtrise au Département de communication.

Dans son mémoire, intitulé « Les mises en marché et en discours de la chirurgie esthétique », l'étudiante traite la chirurgie comme un produit culturel auquel sont associés l'estime de soi, l'amour, la beauté, la richesse, valeurs dont les médias font

d'ailleurs la promotion. Il faut souligner que la chirurgie esthétique, contrairement à d'autres spécialités médicales, fait énormément appel à la publicité, qu'elle diffuse dans des sites Internet, à la télévision et à la radio. Cette publicisation est précisément ce qui intéresse la chercheuse.

En premier lieu, Elisabeth Mercier fait une mise en contexte récente en désignant les éléments qui ont conduit à la chirurgie esthétique telle qu'elle est pratiquée et comprise de nos jours : l'apparition de la chirurgie plastique comme discipline médicale au cours de la Première Guerre mondiale afin de remodeler le visage de soldats défigurés, l'avènement de la société de consommation, la révolution sexuelle des années 60, la venue des nouvelles technologies et la naissance de la psychologie contemporaine. « Tranquille, on a commencé à faire des associations discursives entre apparence physique et estime de soi et à soigner les blessures de l'âme occasionnées par un physique désavantageux », explique M^{me} Mercier.

Se conformer aux normes physiques

En se basant entre autres sur l'émission américaine *Extreme Makeover*, le mémoire cherche à comprendre comment la chirurgie esthétique est mise en discours et en marché. Nous assistons à la « médicalisation de l'apparence physique », entérinée par des ouvrages scientifiques de chirurgie esthétique et qui repose sur les prétendues proportions idéales du corps. Dès lors, on nous propose la chirurgie comme une cure qui « soigne » le corps et du même coup qui rétablit la santé psychologique. « Lorsque des comportements conditionnés comme l'utilisation de la chirurgie esthétique deviennent ainsi inévitables, voire naturels, affirme la chercheuse, on en vient à se conformer à ces nouvelles normes sans même s'en apercevoir. »

Le corps et tout ce qui s'y rapporte sont devenus, selon Elisabeth Mercier, l'ultime retransmission où ce pouvoir s'exerce. « Dans une société de consommation, pour pousser les gens à consommer, il faut créer une insatisfaction permanente et une

vulnérabilité émotionnelle qu'on cherche à combler par des pratiques normalisées. Aujourd'hui, en plus d'avoir investi notre intimité conjugale et sexuelle, ces pratiques assigent notre intégrité physique. »

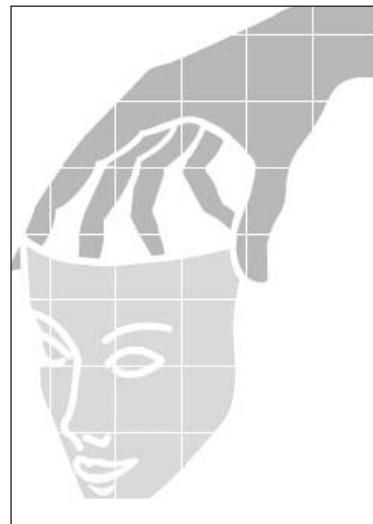
Évidemment, la recherche de M^{me} Mercier est éminemment théorique. Son but est surtout de mettre en lumière un phénomène très actuel qui s'étend et sur lequel nous n'avons que trop peu réfléchi, peut-être par manque de recul. La chercheuse souhaite également sortir la chirurgie esthétique du simple débat qui veut qu'elle soit libératrice ou oppressante, mais plutôt l'inclure dans une réflexion interdisciplinaire qui engloberait par exemple la psychologie et la sociologie.

Sa recherche est dirigée par Line Grenier, professeure agrégée au Département de communication et codirectrice du laboratoire Culture populaire, connaissances et critique. Bien qu'elle soit souvent méprisée par le milieu universitaire, la culture populaire recèle, selon M^{me} Mercier, de précieux renseignements sur notre société. « Ce qui m'intéresse particulièrement, indique la jeune chercheuse, c'est d'observer comment, dans notre vie de tous les jours, nous obéissons à certaines lois sans en prendre conscience. » C'est le cas de la chirurgie esthétique, qui, selon elle, n'a pas encore assez suscité de réflexions approfondies.

Vanessa Quintal
Collaboration spéciale



Élisabeth Mercier



La chirurgie esthétique fait beaucoup appel à la publicité.

À quand remonte la dernière fois où un film vous a fait crier grâce?

jackass number two
version originale anglaise

paramount pictures and mtv films present a dickhouse production in association with lynch siderow productions "jackass number two" johnny Knoxville bam margera steve-o chris pontius ryan dunn wee man preston lacy dave england ehren mcghehey
producers sean cliver dimitry elyashkevich bam margera executive producers derek freda trip taylor david gale van toffler produced by jeff tremaine spike jonze johnny Knoxville
directed by jeff tremaine
soundtrack available on bulletproof records
© 2006 by paramount pictures and mtv networks. a division of viacom international inc. all rights reserved.

jackassmovie.com

AVERTISSEMENT: Les cascades de ce film ont été exécutées par des professionnels et il est entendu que ni vous, ni vos petits copains insignifiants ne devraient tenter d'imiter quoi que ce soit de ce film.

le 22 septembre dans les cinémas

Théâtre
SPECTACLE BÉNÉFICE AU PROFIT DE LA FONDATION QUÉBÉCOISE DU CANCER

Fragments d'étoiles

Collage de textes par Patrick Palmer • Présenté par les comédiens de l'atelier d'Interprétation IV du secteur Théâtre des Activités culturelles

Mise en scène: Patrick Palmer

Distribution: Marika Audet-Lapointe, Alice Barczyk, Cyril Catto, Mireille Chapleau, Jean Cliche, Sarah Lalonde, Stéphane Leblond, Marie-Evelyn Lessard, Chowra Makareni, Marie-Hélène Sylvain et Anne-Laure Vilbert

21 et 22 septembre 2006 à 20 h

Centre d'essai
Pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6^e étage
Métro Édouard-Montpetit ou autobus 51

5 \$ étudiants U de M
10 \$ grand public
Tous les profits seront entièrement remis au profit de la Fondation Québécoise du cancer (FQC).

Renseignements et réservations:
514 755-8996

Services aux étudiants
Activités culturelles

Université de Montréal

FONDATION QUÉBÉCOISE DU CANCER
INFORMER-HEBERGER-ACCOMPAGNER

AEE SP UM

Philosophie et politique

Il y a des guerres justes et des guerres injustes



Christian Nadeau

Christian Nadeau expose aux Belles Soirées les principes philosophiques et moraux permettant de juger de la justesse des guerres

Il peut paraître paradoxal de chercher à constituer un « droit de la guerre », la guerre résultant habituellement d'un échec du droit. Même si la guerre vise à anéantir l'ennemi, tous les coups ne sont pas permis et de plus en plus de règles internationales sont énoncées afin d'en « civiliser » le déroulement.

Depuis Cicéron, philosophes, éthiciens, théologiens et aujourd'hui politologues réfléchissent sur la notion de « guerre juste ». Christian Nadeau, professeur au Département de philosophie, en exposera les principes de base au cours de trois conférences données aux Belles Soirées.

« Les théories sur la guerre juste sont controversées, reconnaît d'emblée le professeur. Parallèlement à cette approche, on trouve l'école "réaliste", selon laquelle on ne doit pas faire intervenir de notions morales dans les questions de guerre. À l'autre extrémité, il y a le pacifisme, qui veut que toute guerre soit injuste. »

Aux yeux du philosophe, l'approche réaliste, qui ne juge la situation qu'en fonction des rapports de force, conduit à n'établir aucune distinction entre les agresseurs et les agressés. Le pacifisme, qui est intégré jusqu'à un certain point dans la notion de guerre juste, devient pour sa part irréaliste lorsqu'il est appliqué de façon absolue.

La guerre malgré soi

« Lorsqu'une nation est attaquée, elle a le droit de se défendre », donne-t-il comme premier exemple de guerre juste. Mais attention : cela ne signifie pas que tout acte de défense est nécessairement juste.

« Si l'autodéfense est légitime, elle doit demeurer proportionnelle au but poursuivi, précise Christian Nadeau. Se défendre en utilisant des armes de destruction massive contre les populations se-



La dépouille du caporal-chef Jeffrey Scott, qui a trouvé la mort en Afghanistan, a été rapatriée au Canada le 12 août dernier.

rait un moyen disproportionné de réagir et l'on ne peut prétexter la défense pour se livrer à des actes de vengeance ou à des représailles. »

La guerre juste est en fait celle qu'on mène malgré soit parce que les conditions nous y obligent et quand tous les recours non violents ont été employés et se sont avérés vains. L'intervention des Alliés dans la Seconde Guerre mondiale est considérée comme un épisode de guerre juste.

Par ailleurs, toute agression n'est pas nécessairement injuste. « Il peut exister des guerres justes en dehors de la défense, poursuit le professeur. La guerre peut être juste lorsqu'il s'agit de défendre un tiers, comme dans le cas du Kosovo ou du Darfour, ou d'éliminer une menace. »

Ce dernier principe est cependant invoqué par tout agresseur, notamment par les États-Unis pour justifier la guerre en Irak. L'Allemagne a également fait valoir la protection des populations allemandes en Pologne pour envahir ce pays en 1939. Et Israël a allégué le droit de se défendre pour légitimer son attaque contre le Liban en juillet dernier. Toute guerre ne serait-elle pas une

guerre juste selon l'angle où l'on se place ?

« Non, répond le philosophe. Il ne suffit pas de prétexter un intérêt pour justifier un geste, sinon le vol pourrait être considéré comme un droit. Dans le cas d'une attaque préventive, il faut qu'il y ait une menace sérieuse et imminente contre le territoire. La légitimité d'une guerre ne se résume pas au point de vue de l'État concerné ; elle repose sur des conceptions morales partagées par des gens rationnels qui ont une vision objective des faits. »

Même si les États-Unis ont souligné que les bombes atomiques larguées sur Hiroshima et Nagasaki avaient permis de mettre fin à la guerre plus rapidement, personne aujourd'hui n'estimerait qu'il s'agit là de moyens justifiés selon les principes de la guerre juste, affirme Christian Nadeau. Même chose pour le bombardement de Dresde par l'Angleterre en 1945, qui a fait 35 000 morts parmi les civils.

Faux prétextes et moyens disproportionnés

Pour ce qui est de la guerre en Irak, « il est difficile d'y voir une

guerre juste », risque prudemment le philosophe. Cela notamment parce que la raison avancée par les États-Unis – soit la présence d'armes de destruction massive – s'est avérée un prétexte et parce que le simple renversement d'un dictateur n'a jamais été une raison légitime d'attaquer un pays.

Quant à la guerre d'Israël contre le Liban, tous les recours non violents n'auraient pas été épuisés. Dans une lettre adressée au premier ministre Stephen Harper et publiée dans *Le Devoir* du 22 juillet, Christian Nadeau et sept autres universitaires laissent entendre que l'action israélienne a été disproportionnée et que les populations civiles ont servi à des fins de stratégie militaire, ce qui est contraire à la convention de Genève.

Les principes de la guerre juste ne se limitent donc pas aux conditions de l'entrée en guerre, mais couvrent aussi la façon dont se fait la guerre. « Que la guerre soit juste ou non, il existe des préceptes moraux qui encadrent les combats. Une guerre juste ne permet pas de passer outre à ces préceptes. »

Pour le professeur, les principes de la guerre juste ne sont

« Lorsqu'une nation est attaquée, elle a le droit de se défendre. Mais attention : cela ne signifie pas que tout acte de défense est nécessairement juste. »

pas que des moyens descriptifs, ils constituent également des outils normatifs. Ils ont permis d'établir le droit international en pareilles circonstances et notamment de créer les tribunaux pénaux internationaux. « Les quelques occasions où ces outils ont fonctionné nous ont permis d'accomplir des progrès énormes par rapport au 19^e siècle », signale-t-il.

Les trois conférences du professeur Nadeau se tiendront les 19 et 26 septembre ainsi que le 3 octobre. Pour plus d'information, consultez le calendrier des activités sur le site <www.iForum.umontreal.ca>.

Daniel Baril



GRAPPE DES SCIENCES
DE LA VIE DU MONTRÉAL
MÉTROPOLITAIN

Forum Emploi Montréal InVivo

Le plus gros salon d'emplois en sciences de la vie au Canada

Dimanche 24 septembre 2006, de 11h à 17h
Lundi 25 septembre 2006, de 12h à 19h

Holiday Inn Montréal-Midtown
420 Sherbrooke Ouest

✓ Venez rencontrer des employeurs et différents intervenants du milieu

✓ Assistez à des tables rondes et séminaires d'information sur les carrières alternatives en sciences de la vie

BIOQUÉBEC



AIT



Pharmahorizons.com

Développement économique, Innovation et Exportation Québec

www.pharmahorizons.com/CareerFair

Pharmaceutique - Recherche clinique - Biotechnologie - Technologies de la santé

Biologie végétale

L'orpin rose aurait des propriétés médicinales



Alain Cuerrier a passé une partie de l'été dans le Grand Nord. On le voit ici en compagnie de Tivi Etok. Ce dernier se souvient très bien du grand botaniste Jacques Rousseau à qui son frère a servi de guide.

L'ethnobotaniste Alain Cuerrier étudie le savoir botanique des Inuits

Pour l'œil non avisé, l'orpin rose (*Rhodiola rosea*) est une plante semblable à toutes les autres, si ce n'est qu'il ne pousse que dans des régions éloignées. Avec sa tige émergente d'un rhizome comparable à la racine du gingembre, ses feuilles étagées et ses fleurs timides qui apparaissent à la fin de l'été, il rappelle vaguement les plantes d'intérieur les plus communes.

Erreur. Grave erreur. L'orpin rose est une des vedettes montantes de la phytothérapie. Le site *A fleur de Pau*, par exemple (www.afleurdepau.com), le présente comme le « nouveau ginseng » en raison de ses propriétés médicinales exceptionnelles. En infusion ou en gélule, cette plante aurait un effet cardioprotecteur, préviendrait le mal des montagnes, stimulerait l'humeur, renforcerait l'activité du système immunitaire, etc. « En Russie, la plante a suscité un tel engouement qu'elle a failli disparaître », signale le botaniste Alain Cuerrier, chercheur à l'Institut de recherche en biologie végétale de l'UdeM.

Au cours des dernières années, grâce à la contribution de l'Institut culturel Avataq, de l'Administration régionale Kativik et de la société de développement Makivik, Alain Cuerrier s'est rendu de multiples fois dans le Grand Nord québécois pour étudier le « savoir botanique » des communautés amérindiennes. Sa façon de faire relève des méthodes employées en ethnologie. Avec l'aide d'un interprète, il présente à un aîné des plantes qu'il a récoltées autour du village. Puis il note ses commentaires. « Certaines ne lui disent rien, relate le chercheur. Mais aussitôt qu'il reconnaît une plante dotée d'une propriété particulière dans la tradition orale, ses yeux s'allument et il nous confie ce qu'il sait à son sujet. »

L'orpin rose, que les aînés de Kangirsualujuaq (village côtier de l'est de la baie d'Ungava) n'ont eu aucun mal à nommer, est depuis longtemps connu pour ses vertus stimulantes. « Chez les Inuits, cette plante pourrait aussi être utilisée dans le traitement du diabète. En tout cas,

la demande est forte actuellement sur le marché. »

Commercialiser l'orpin rose ?

Pour les Inuits, aux prises avec des problèmes sociaux et économiques majeurs, l'orpin rose pourrait constituer une belle occasion d'affaires. « On peut envisager la commercialisation de cette plante, dit Alain Cuerrier. Mais il faut le faire d'une manière intelligente. »

Victime de son succès dans les années 70, l'ail des bois a presque disparu du territoire québécois parce que les gens en récoltaient inconsidérément le bulbe, tuant le plant du même coup.

Si l'on prend certaines précautions, la culture de l'orpin rose pourrait être possible. « Un peu comme les plantations commerciales dans les pépinières, on pourrait penser à cultiver l'orpin rose dans les champs. Il faudrait trouver des moyens d'installer des séchoirs afin d'y déposer la récolte. Cela donnerait l'occasion à des communautés inuites d'occuper un créneau original et potentiellement lucratif, celui des produits de santé naturels. »

Avant d'évoquer une éventuelle commercialisation de l'orpin rose, le botaniste a dû s'assurer que la plante de cet hémisphère possédait les mêmes propriétés que celles attribuées au végétal si populaire en Europe. Il a donc procédé à une analyse génétique des différentes populations d'orpin rose récoltées dans les îles Mingan et dans le pays des Inuits. Résultat : il s'agit de la même souche puisque le génotype est identique à celui qui vient de Russie ou de Norvège. Il est toutefois nécessaire de veiller à ce que la plante croissant au Nunavik contienne les mêmes composés actifs – et dans des quantités semblables – que les souches européennes, un travail qui est en cours en collaboration avec John Arnason, de l'Université d'Ottawa.

La culture durable de l'orpin rose est envisageable, estime Alain Cuerrier. Si l'expérience est concluante, il sera permis de considérer d'autres projets. Chez les Cris de Mistissini, notamment, on pourrait cultiver la sarracénie, une plante dont on connaît bien les propriétés médicinales.

Ethnobiologie

Les rencontres d'Alain Cuerrier avec les Amérindiens et les Inuits l'ont transformé. « J'adore les Inuits, souligne-t-il. Ce sont des gens humbles, faciles d'approche, qui aiment rire. J'ai eu de très bons rapports surtout avec les aînés. »

Ce n'est pas d'hier que les Blancs sont fascinés par la magie du Nord. Un ami d'Alain Cuerrier, Pierre Philie, titulaire d'un doctorat en géographie humaine de l'Université de Montréal, a littéralement été envouté par les aurores boréales de la toundra. Il vit au bord du détroit d'Hudson depuis plus de 10 ans, s'est marié avec une Inuite et a deux enfants.

Une des rencontres du chercheur s'est avérée particulièrement symbolique puisqu'elle concerne une figure mythique de l'histoire québécoise des sciences : le botaniste et ethnologue Jacques Rousseau (1905-1970). « J'ai demandé au cours d'une discussion avec Tivi Etok s'il se souvenait d'un Blanc qui récoltait des plantes. Oui, il se le rappelait très bien. C'est même son frère, Moses Etok, qui avait été son guide. Tout cela a été confirmé par une photo. »

Il y a bien des points communs entre Alain Cuerrier et l'ancien étudiant du frère Marie-Victorin. Ce n'est pas pour rien que ses collègues botanistes le surnomment « le jeune Rousseau ».

Avant de se rendre dans le Grand Nord à la demande du Jardin botanique de Montréal dans le contexte du lancement du Jardin des Premières-Nations, Alain Cuerrier se destinait à la systématique végétale. Durant un stage doctoral à l'Université Harvard, dont il garde de bons souvenirs, il a côtoyé le grand ethnobotaniste Richard Schultes. Et dans la salle de séminaire, en compagnie du généticien Richard Lewontin et des biologistes Stephen Jay Gould et Ernst Mayr, il a écouté le botaniste George Stebbins. « C'était enivrant de voir tous ces éminents chercheurs en un seul lieu, dans un même local », ajoute-t-il.

Alain Cuerrier, qui a passé une partie de l'été dans le Grand Nord, entreprend cet automne l'analyse de ses données. En collaboration avec John Arnason et Anne Bruneau, professeure à l'Institut de recherche en biologie végétale, il a obtenu des fonds de Nunavik Biosciences (société de développement Makivik) afin de mener des travaux sur la médecine traditionnelle par les plantes. Il ira également dans la forêt boréale poursuivre ses travaux auprès des communautés cries. Ce dernier projet, réalisé avec Pierre Haddad, professeur à la Faculté de pharmacie, a pu voir le jour grâce à une subvention des Instituts de recherche en santé du Canada.

Mathieu-Robert Sauvé



15 - 24 SEPTEMBRE 2006

C'EST LA SEMAINE DE LA RENTRÉE AU CINÉMA !

PRÉSENTEZ VOTRE CARTE D'ÉTUDIANT POUR RECEVOIR

DES BILLETS DE CINÉMA 2 POUR 1

ET COUREZ LA CHANCE DE GAGNER UNE BOURSE D'ÉTUDES !*

Pour courir la chance de gagner, visitez un cinéma Cineplex Divertissement participant et remplissez un bulletin de participation.

MasterCard La carte privilégiée par Cineplex Divertissement

Pour consulter l'horaire et la liste des cinémas participants, visitez cineplex.com

cineplex

*AUCUN ACHAT REQUIS. Nul là où interdit. Cette offre débute le 13 septembre 2006 et prend fin le 24 septembre 2006. Veuillez visiter cineplex.com pour les règlements officiels et pour tous les détails. Sujet à certaines restrictions. La bourse d'étude est d'une valeur de 10 000 \$. Offre disponible dans les cinémas participants seulement. © 2006 MasterCard. © Cineplex Divertissement LP ou utilisée sous licence.

Recherche en astrophysique



Des techniciens s'apprêtent à fixer la WIRCam au télescope FCH.



René Doyon

L'écrasement du satellite SMART-1 filmé en direct

L'observation de l'écrasement a été faite grâce à une caméra conçue à l'UdeM

Tous les médias du monde ont rapporté, le 3 septembre, l'écrasement programmé du satellite européen SMART-1 sur la Lune. Ce qu'on sait moins, c'est que l'écrasement a été vu en direct par le télescope Canada-France-Hawaii (TCFH), situé au mont Mauna Kea, dans les îles hawaïennes. Ce qu'on sait encore moins, c'est que la caméra qui a rendu cet exploit possible a été fabriquée en partie par le Groupe d'astrophysique du Département de physique de l'UdeM.



Robert Lamontagne



Illustration du satellite SMART-1 en orbite autour de la Lune

Ce groupe de chercheurs a acquis au fil des années une expertise internationale unique dans le domaine des caméras infrarouges pour télescopes. La dernière en date, WIRCam, est installée sur le TCFH et permet de scruter le ciel sur une superficie et en une qualité de résolution inégalées jusqu'ici.

La série d'images successives prises par le télescope montre l'apparition d'un point lumineux pendant une fraction de seconde lors de l'impact du satellite sur le sol lunaire, impact suivi d'un nuage de poussière visible pendant près d'une centaine de secondes. C'est la première fois qu'un impact lunaire est observé depuis la Terre.

Résultats inespérés

« Ces images vont au-delà des espérances puisque l'équipe du TCFH ne savait pas si on allait pouvoir voir quelque chose, indique René Doyon, membre du Groupe d'astrophysique. La caméra n'a pas été pensée pour ce genre d'observation et les résultats sont spectaculaires. »

La lumière visible sur l'animation n'est pas due à une explosion puisqu'il n'y a pas d'air sur la Lune. « Il s'agit plutôt de la chaleur produite par la roche en fusion, explique Robert Lamontagne, également du Groupe d'astrophysique. La caméra WIRCam est spécialement conçue pour détecter les rayons infrarouges émis par la chaleur et c'est ce qui est visible sur les photos. »

L'équipe du TCFH se trouvait aux premières loges pour observer l'écrasement, dont le lieu et le moment avaient été calculés très précisément.

Le satellite SMART-1 (Small Missions for Advanced Research in Technology) a été lancé par l'Agence spatiale européenne afin de cartographier la Lune, analyser les minéraux à sa surface et vérifier si les cratères des pôles contiennent de l'eau. « L'écrasement programmé est un plus que les responsables ont ajouté à la mission, poursuit Robert Lamontagne. L'étude des propriétés du nuage de poussiè-

re, propulsé sur plusieurs dizaines de kilomètres, permettra d'en apprendre plus sur les composants du sol. »

Selon le professeur, le satellite de un mètre cube a dû creuser un cratère d'une dizaine de mètres de diamètre. Des chercheurs de l'Université de Kent, au Royaume-Uni, ont même réalisé en laboratoire une simulation de l'écrasement. Celui-ci produit un cratère ovale qui explique certaines caractéristiques du nuage, qui s'est dispersé de façon ovale en raison de l'angle de l'impact.

La WIRCam

La fonction de la caméra WIRCam est de repérer des objets de très faible luminosité, comme des étoiles naines brunes. Elle permet d'examiner une très large portion du ciel, soit 20 minutes d'arc, ce qui est 10 fois plus que les autres caméras du genre. Par comparaison, la pleine lune fait 30 minutes d'arc. La caméra a la particularité de maintenir une très haute résolution d'image malgré l'étendue du champ, ce qui en fait la meilleure du monde dans sa catégorie.

Cette caméra est le fruit d'une collaboration internationale. Le Laboratoire de physique expérimentale du Département de physique et l'Institut national d'optique de Québec sont responsables de la production et de l'assemblage des détecteurs infrarouges, constitués de huit lentilles devant résister à un froid de -190°C . Cette basse température est nécessaire afin d'éviter tout parasite qui pourrait provenir de la chaleur dégagée par les éléments de la caméra.

L'unité de stabilisation et de correction des images a été pour sa part fabriquée par l'Observatoire de Paris, alors que la structure mécanique et le système de refroidissement sont l'œuvre du Laboratoire d'astrophysique de Grenoble.

On peut voir la séquence animée de l'écrasement de SMART-1 sur le site du TCFH, à l'adresse <www.cfht.hawaii.edu>.

Daniel Baril

capsule science

Un poulain issu du croisement cheval-orignal est-il pensable ?

La nouvelle ne s'est pas rendue à Montréal, mais a fait beaucoup parlé en Gaspésie et à Québec l'été dernier. Un propriétaire de chevaux résidant près de Paspébiac, sur les rives de la baie des Chaleurs, soutient qu'une de ses juments a donné naissance à un poulain issu d'un accouplement avec un orignal !

Ce qui pourrait être une bonne blague a suffisamment intrigué des biologistes et des vétérinaires de la région pour qu'ils commandent des analyses génétiques à des chercheurs de la Faculté de médecine vétérinaire.

L'animal en question se distingue des poulains normaux par certaines caractéristiques qui, aux yeux du propriétaire, le rapprochent de l'orignal : il est haut sur ses pattes, ses oreilles sont longues et poilues, son museau est plus courbé que celui du cheval et il aurait deux petites bosses sur la tête préfigurant un panache.

De plus, la gestation chez la jument est de 11 mois et le propriétaire affirme, preuves à l'appui, avoir fait castrer ses deux seuls étalons 12 mois avant la naissance, en mai dernier, du poulain aux allures singulières.

Des choses qui arrivent, mais...

Selon Denis Vaillancourt, professeur à la Faculté de médecine vétérinaire, des accouplements entre orignaux et juments, entre taureaux et juments et même entre bisons et vaches ont déjà été observés. « Ces choses peuvent arriver en milieu naturel lorsque des femelles sont particulièrement réceptives, dit-il. Des expériences ont aussi été menées entre chevaux et zèbres en captivité. Mais aucune naissance viable n'a jamais résulté de ces croisements. S'il y a fécondation, des anomalies font

que la gestation ne se rend pas à terme. »

Dans le cas qui nous occupe, le professeur estime que « la probabilité que le poulain soit issu d'un croisement entre un orignal et une jument est presque nulle à cause de l'incompatibilité physiologique et chromosomique entre les deux espèces, qui ne sont même pas de la même famille ».

À son avis, une grossesse qui aurait duré 12 mois est tout à fait possible. « La gestation est habituellement de 340 jours, mais cette durée est très variable », indique-t-il.

D'autres vétérinaires ont par ailleurs souligné que les caractéristiques inhabituelles du poulain pouvaient être dues à de simples malformations.

De plus, le fait que l'accouplement a eu lieu en mai ou en juillet diminue encore davantage les chances qu'un orignal soit le géniteur. « La période de reproduction de l'orignal est en septembre, précise Denis Vaillancourt. En dehors de cette période, le mâle est pour ainsi dire stérile. »

Pour le professeur, le cas de la baie des Chaleurs représente une curiosité, sans plus. Son collègue David Silverside, du Centre de recherche en reproduction animale de la Faculté de médecine vétérinaire, a toutefois entrepris des analyses génétiques à la demande du propriétaire, mais ne veut faire aucune déclaration aux médias avant d'avoir livré ses résultats à son client.

Pour l'instant, les probabilités d'un croisement entre les deux espèces sont de une contre un million, mais sait-on jamais...

Daniel Baril



Illustration : Bruno Paradis



Offre exclusive pour UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

UTStarcom

PPC6700



149\$ *

* Offre en vigueur pour toutes nouvelles activations ou unités déjà actives désirant ajouter le forfait data à la voix

jusqu'au 30 sept. 2006

Avec une entente de 36 mois

forfait Voix et Data

30 \$/mois

(forfait voix)
Incluant

- 250 minutes d'appels locaux
- *aussi peu que*
10¢/minute excédentaire (1)
- **Centre de messages**
- **Afficheur**
- **250 minutes** (Hors pointe)
- **Frais accès réseau** inclus
- Facturation détaillée
- Appel en attente
- Renvoi d'appels
- Conférence à trois
- 10¢/minute pour les interurbains Canadiens (2)
- Facturation à la seconde

45 \$/mois

(forfait data ³)
Incluant

- incluant 30 Mo
- 6\$/Mo additionnel
- 200 minutes IS95
- 15¢/min additionnelle
- 6\$/Mo (itinérance aux É.-U.)

L'intégration complète de votre PPC6700 avec le serveur de courriel de l'Université de Montréal

vous procurera une synchronisation en tout temps de: vos courriels, votre agenda, vos fiches contacts, notes et tâches.

Référence

#100835079 (indv)

#100744807 (corp)

Pour toute autre information, veuillez contacter

France Morin au

(514) 942-9796

france.morin@bell.ca

¹ Tarification régressive des minutes excédentaires: *plus vous parlez, moins cher vous payez!* ² S'applique aux interurbains faits à partir et à provenance du Canada seulement.

Le forfait Data (3) n'est compatible qu'avec la carte Kyocera KPC650, Pocket PC, PalmMC ou tout autre appareil de connectivité. Durée minimale de 1Ko pour chaque session. Tarif du service vocal de 0,30\$/min. Services et options offerts sur certains appareils, dans les zones de couverture 1X et 1xEV-DO de Bell Mobilité, là où la technologie le permet.

Prix/offre(s) et options sujets à changement sans préavis et ne peuvent être combinés à aucune autre offre à moins d'avis contraire. D'autres frais tels que les interurbains et d'itinérance peuvent s'appliquer. Taxes en sus. D'autres conditions s'appliquent.

(*) Le prix de l'appareil est conditionnel à une activation avec service voix et donnée sur un contrat de 36 mois. Dans la limite des stocks disponibles. Bell Mobilité se réserve le droit à toutes modifications sans préavis. Forfait data inférieur disponible avec le UTStarcom à 399\$ avec entente de 36 mois.

✦ Aperçu de l'appareil UTStarcom PPC6700 – fonctionne sous Microsoft Windows Mobile 5 pour ordinateur de poche et vous permet d'accéder aux principales applications de bureautique telles que Word, Excel, Outlook, Explorer et pocket MSN. Grâce à la technologie Bluetooth^{MD} évoluée, vous pouvez utiliser un casque d'écoute sans fil pour faire des appels en mode mains libres, en toute sécurité et commodité. Avec le clavier QWERTY coulissant, il est simple et rapide de taper des notes et d'envoyer des courriels.

Relations industrielles

Les entreprises doivent se mêler de formation professionnelle

L'École de relations industrielles mène une enquête sur la formation professionnelle dans 10 pays

Un quart de siècle après que le milieu de l'éducation a sonné l'alarme quant à la crise que vivait la formation professionnelle, ce secteur est toujours... en crise. L'école n'arrive toujours pas à former les techniciens et ouvriers spécialisés que le marché du travail réclame à grands cris. « Comment se fait-il qu'un domaine lucratif, où l'on trouve des emplois dotés de bonnes conditions, manque à ce point de main-d'œuvre ? C'est une question à laquelle nous n'avons pas encore de réponse satisfaisante », mentionne Jean Charest, professeur à l'École de relations industrielles et chercheur au Centre de recherche interuniversitaire sur la mondialisation et le travail.

Dans le contexte d'un projet de recherche financé par la fondation allemande Alexander von Humboldt, M. Charest a entrepris une étude comparative de la formation professionnelle dans 10 pays sur les cinq continents.

« En Allemagne et au Danemark, par exemple, les partenaires économiques – syndicats, patronat et gouvernements – travaillent ensemble pour orienter les jeunes vers des secteurs où les besoins sont les plus pressants. »

Cette étude majeure, la première en son genre, à laquelle se sont joints Emploi-Québec et le ministère des Ressources humaines et du Développement social du Canada, a pu compter sur un budget global de 125 000 \$.

Avec son collègue Gerhard Bosch, de l'Université d'Osnabrück, M. Charest a constitué une équipe de 15 chercheurs qui, chacun de son côté, a été chargé d'un volet de la recherche. « Il s'agissait de dire, dans différents pays, pourquoi la formation de la main-d'œuvre était suffisante ou pas. Les collègues devaient nous fournir des études de cas à partir desquelles on a pu établir des comparaisons. »

Alors que cette enquête s'achève (un ouvrage paraîtra dans les prochains mois), le chercheur est en mesure de constater que la situation pose problème un peu partout en Occident. Aux États-Unis et dans plusieurs pays d'Europe, la formation professionnelle connaît un passage à vide très préoccupant. Mais certains pays réussissent mieux l'arrimage entre les besoins en main-d'œuvre et les lieux destinés à l'alimenter. L'Allemagne et le Danemark, par exemple, sont les leaders mondiaux actuellement en la matière. « Là-bas, les partenaires économiques – syndicats, patronat et gouvernements – travaillent ensemble pour orienter les jeunes vers des secteurs où les besoins sont les plus pressants. Le milieu scolaire s'adapte et tout le monde participe à la formation des nouveaux employés. »

École et travail, même combat

Les conséquences de cette crise sont très sérieuses. D'un côté, les entreprises subissent des baisses de productivité faute de travailleurs qualifiés. De l'autre, les jeunes quittent l'école sans avoir obtenu de diplôme qui leur ouvrirait les portes du marché du travail. Comme l'expliquent les chercheurs dans un résumé de leur recherche, on se retrouve avec « une proportion grandissante de diplômés universitaires possédant une formation large-

ment théorique et un grand nombre d'ouvriers qui n'ont pas reçu de formation adéquate pour les emplois disponibles ».

Comment expliquer la crise internationale de la formation professionnelle ? Les chercheurs montrent du doigt l'essor sans précédent de l'éducation supérieure au cours des dernières décennies. « On a beaucoup valorisé les études universitaires, l'économie du savoir, souligne M. Charest. Les emplois spécialisés en ont souffert. »

Parallèlement à cette réalité, la demande d'employés qualifiés s'est accrue à un point tel que les entreprises ne peuvent plus compter sur leurs propres ressources en matière de formation. L'époque des « apprentis » qui apprenaient leur métier sur le tas est bien révolue.

L'étude comparative révèle que les pays où l'école et les acteurs du marché du travail collaborent le plus étroitement sont ceux où la situation est la moins alarmante. « Cela signifie que les entreprises s'engagent dans l'élaboration des programmes scolaires, en plus d'offrir des milieux de stage et de financer les lieux de formation. Par comparaison, la crise de la formation professionnelle perdure dans les pays où règne une économie libérale. Ainsi, en Allemagne, il est très rare qu'un soudeur ou un machiniste soient embauchés sans avoir d'abord suivi une formation reconnue. »

L'espoir : les passerelles

Au Québec, la situation est particulière. Le taux de syndicalisation y est élevé, l'État est plutôt interventionniste et les entreprises ne s'investissent pas trop dans la formation. « Il ne s'agit pas seulement de prendre part à des consultations ici et là, dit M. Charest. Les gens d'affaires doivent être présents dans les comités d'élaboration de programmes, apporter leur contribution à tous les échelons de la formation. »

Les chercheurs ont analysé le cas de pays qui sont plus rarement étudiés, comme le Mexique et le Maroc. « Ces deux pays nous



« On veut tous que nos enfants deviennent avocats ou médecins. Mais on est contents quand on peut compter sur un bon mécanicien ou un bon plombier », dit Jean Charest.

montrent l'importance, pour une formation professionnelle efficace, de disposer d'un marché du travail dynamique », indique le professeur Charest. Quand une nation s'appuie largement sur une économie parallèle, difficile d'amener les entrepreneurs au conseil d'établissement. « Ce n'est pas dans les priorités du Maroc, qui connaît un haut taux d'analphabétisme. »

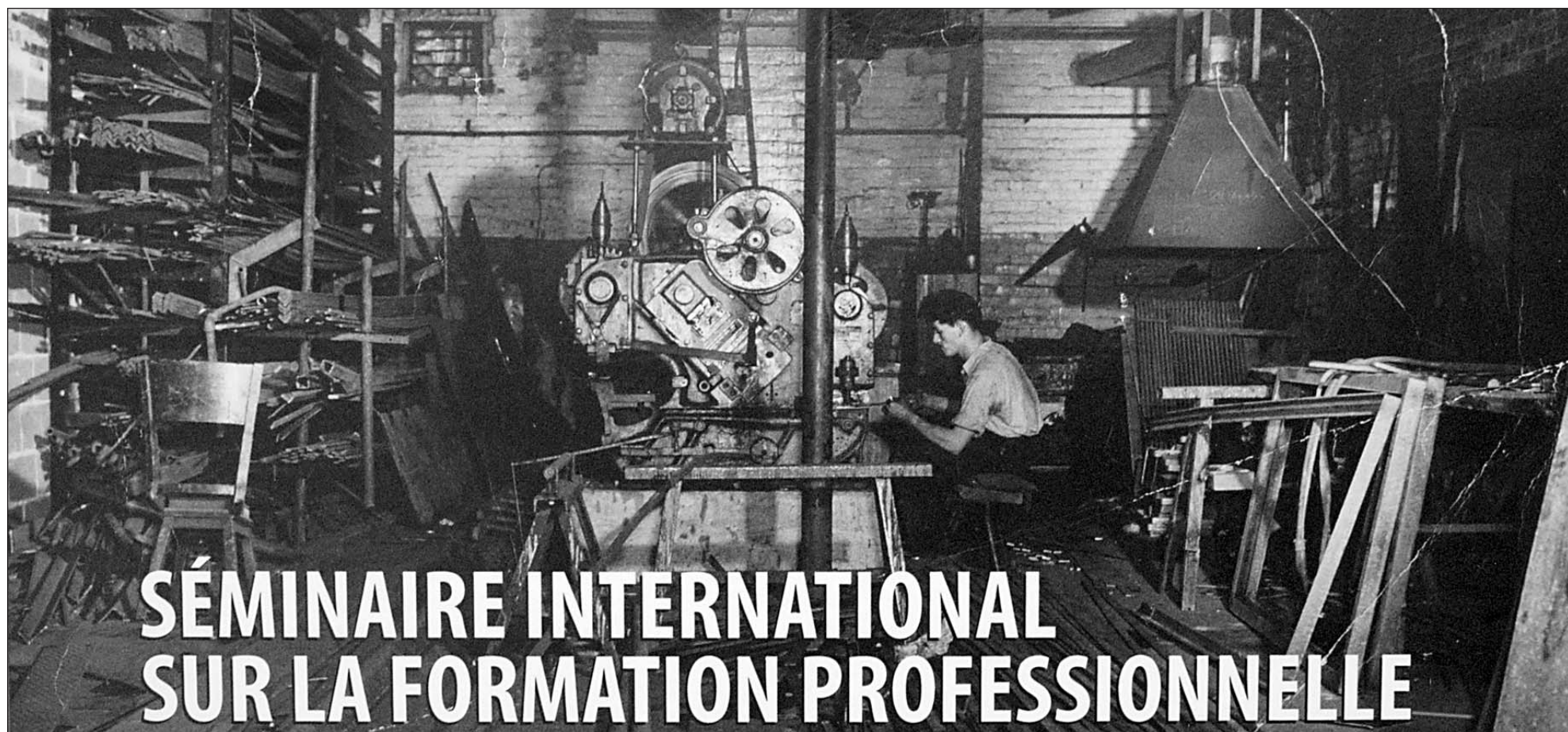
Pour le professeur de l'Université de Montréal, le monde scolaire doit faire sa part pour s'adapter aux nouvelles réalités. Comment ? En faisant preuve de plus de flexibilité dans ses programmes et en renonçant aux formations « cul-de-sac ». « À l'école secondaire et au cégep, on doit offrir la possibilité à des jeunes de se recycler sans qu'ils aient à recommencer leur programme. Par exemple, pourquoi un techni-

en en mécanique ne pourrait-il pas devenir, en étudiant à temps partiel, un ingénieur mécanique ? Actuellement, ce n'est pas possible. »

Les cégeps élaborent de leur côté des « passerelles » permettant justement aux élèves d'accéder à des formations plus appropriées sans avoir à reprendre intégralement un programme. « Le gouvernement doit encourager cette souplesse », estime-t-il.

Et si Jean Charest était au pouvoir ? Il lancerait une grande campagne de promotion des emplois dévalorisés. « On veut tous que nos enfants deviennent avocats ou médecins. Mais on est contents quand on peut compter sur un bon mécanicien ou un bon plombier. Il faut changer cette perception. »

Mathieu-Robert Sauvé



**SÉMINAIRE INTERNATIONAL
SUR LA FORMATION PROFESSIONNELLE**

Nouvelle saison



La Faculté de musique propose plusieurs découvertes

Un nouveau trio de professeurs, le Trio Garami, composé de Johanne Perron, Claude Richard et Maneli Pirzadeh

Oliver Jones recevra un doctorat honorifique et sera l'invité du Big Band de l'UdeM

La saison 2006-2007 de la Faculté de musique sera l'occasion pour le public montréalais de faire plusieurs découvertes. D'abord, dès le vendredi 22 septembre, un nouveau trio de professeurs verra le jour, le Trio Garami, à la mémoire du violoniste Arthur Garami. Ce trio, formé du violoniste Claude Richard, de la violoncelle Johanne Perron et de la pianiste Maneli Pirzadeh, offrira un concert gratuit comprenant des trios de Debussy, Mendelssohn-Bartholdy et Smetana à la salle Claude-Champagne, à 20 h. Ce concert est présenté dans la série « Les profs ». En novembre, un autre concert de cette série rendra hommage à l'un des pionniers de

la Faculté de musique, Jean Pineau-Couture.

Après Kent Nagano en avril, c'est au tour d'un grand jazzman d'être honoré par l'UdeM. Oliver Jones recevra un doctorat honorifique le 19 octobre, au cours de la collation des grades de la Faculté, qui se déroulera à la salle Claude-Champagne. En prélude à cette cérémonie, le pianiste sera l'invité spécial du Big Band de l'Université au premier concert de la saison de l'ensemble dirigé par Ron Di Lauro, le 17 octobre, à 20 h, dans cette même salle.

Nouveauté du côté de l'Orchestre de l'Université de Montréal (OUM) puisque la formation sera l'hôte, en février prochain, du chef Simon Leclerc à l'occasion d'un concert consacré à la musique de film. Deux étudiants-compositeurs de la Faculté se sont d'ailleurs vu commander une musique pour un extrait de film. Mentionnons également les trois concerts traditionnels de l'OUM, dirigés par Jean-François Rivest, en octobre

et décembre, puis en avril 2007. Le concert du mois d'octobre, « Palmarès symphonique », est présenté à titre d'activité du Mois des diplômés. L'orchestre interprètera alors un florilège d'œuvres connues du répertoire symphonique. En décembre, les spectateurs sont conviés à l'« Évènement Chostakovitch » et en avril, en collaboration avec le Chœur de l'Université de Montréal, dirigé par Raymond Perrin, le programme comprendra le *Magnificat* BWV 243 de Jean-Sébastien Bach et la *Symphonie n° 4* de Mahler.

L'Atelier d'opéra, pour sa part, délaisse temporairement son association annuelle avec l'OUM pour présenter des productions baroque et contemporaine. Les 28 et 29 septembre, l'Atelier d'opéra et l'Atelier de musique contemporaine créeront l'opéra *Prochain départ*, de Simon Bertrand, sur un livret de l'auteur Stanley Péan et sous la direction de Lorraine Vaillancourt, dans une mise en scène d'Alice Ron-

fard. Cette production avait été annulée l'automne dernier à cause de la grève des professeurs de l'UdeM. Du 1^{er} au 4 mars, l'Atelier d'opéra et l'Atelier de musique baroque, dirigé par Margaret Little, présenteront *L'Incoronazione di Poppea*, de Monteverdi. Alexander Weimann dirigera les musiciens et Marie-Nathalie Lacoursière assurera la mise en scène.

Les musiciens de l'Atelier de percussion nous promettent de leur côté une autre belle saison. Le concert « Autour de Steve Reich », qu'on a pu entendre en décembre 2005, a été si populaire qu'il sera repris le 30 janvier prochain, cette fois au Spectrum. Un autre programme Reich sera proposé en collaboration avec l'Atelier de musique contemporaine le 6 février. Enfin, l'Atelier prépare une suite à son concert « Autour de Frank Zappa » pour le 10 avril.

De nombreux autres concerts et récitals pourront être vus et entendus au cours de la saison, of-



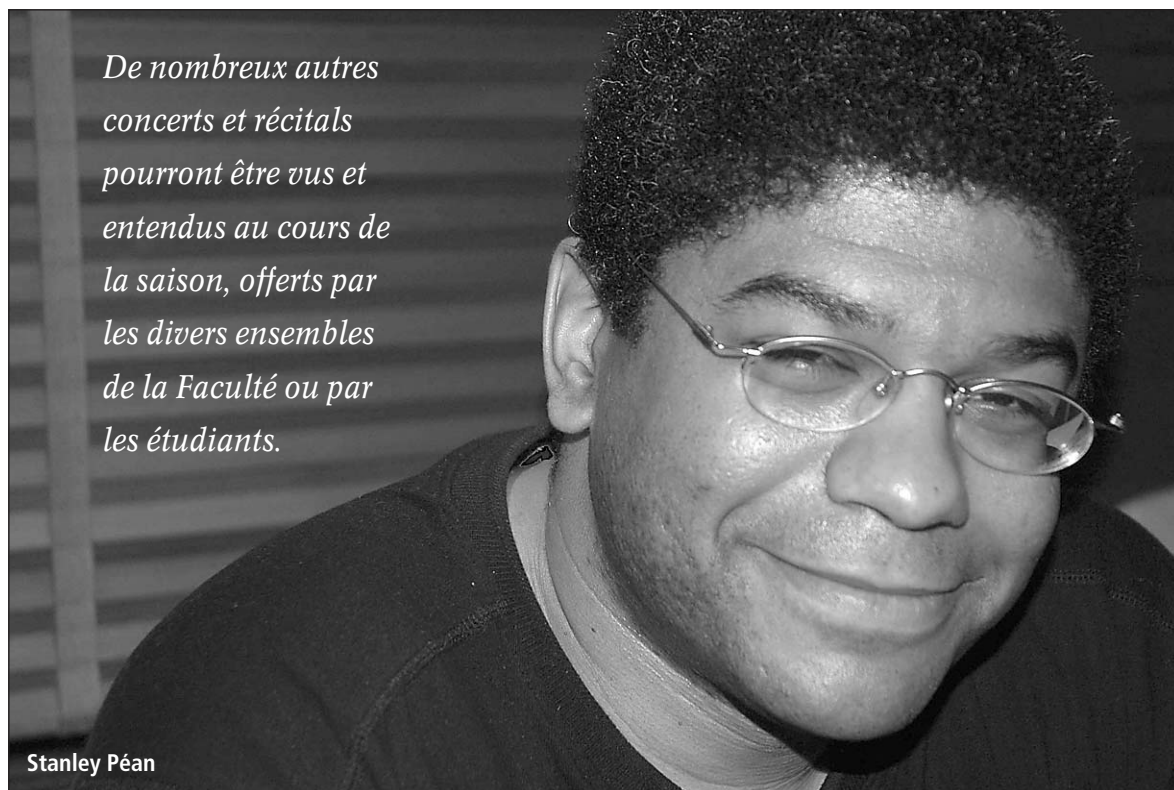
Oliver Jones

ferts par les divers ensembles de la Faculté ou par les étudiants. Pour plus de détails sur les activités de la Faculté de musique, visitez le <www.musique.umontreal.ca>.

Julie Fortier
Collaboration spéciale



Alice Ronfard



Stanley Péan

De nombreux autres concerts et récitals pourront être vus et entendus au cours de la saison, offerts par les divers ensembles de la Faculté ou par les étudiants.

vient de paraître

Musique et modernité en France



Dans la première moitié du 20^e siècle, les milieux artistiques français foisonnent de réalisations, les artistes se connaissent, se côtoient et mettent en commun une énergie créatrice exceptionnelle. Il n'est donc pas étonnant de constater que les collaborations des musiciens français à des projets collectifs ont rarement été aussi nombreuses et aussi étroites qu'à cette époque. Dans une perspective multidiscipli-

naire, le présent ouvrage propose une série d'études dans le but d'approfondir un certain nombre de questions entourant les formes et les genres qui naissent à l'époque dans ce climat d'intense activité artistique.

Les études de ce livre témoignent des rapports nouveaux qu'établissent les artistes avec une société en profonde mutation et qui entraînent une redéfinition de la pratique artistique, des liens qu'entretiennent le public et les artistes avec l'art, sa contemplation et sa consommation. Elles accordent une place centrale à la musique et aux liens de celle-ci avec la littérature, la danse, le cinéma et le théâtre. L'ensemble de ces relations et mutations constitue les bases d'une modernité dont les prolongements ont cours tout au long du siècle et viennent même secouer la postmodernité à l'orée du 21^e siècle.

Sylvain Caron, François de Médicis et Michel Duchesneau, **Musique et modernité en France**, Les Presses de l'Université de Montréal, 2006, 29,95 \$.

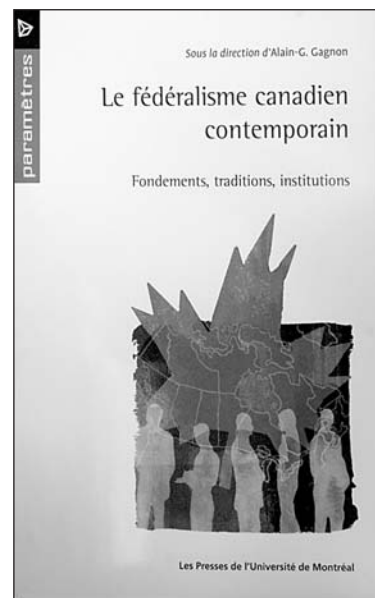
Le fédéralisme canadien contemporain : fondements, traditions, institutions

Au cours des dernières décennies, les Canadiens ont connu bien des variantes du fédéralisme, allant de la concertation sous Lester B. Pearson à l'asymétrie administrative sous le tandem Pelletier-Charest, en passant par le fédéralisme rentable avec Robert Bourassa et le fédéralisme dominateur avec Pierre Elliott Trudeau. S'agit-il de tendances qui viennent inspirer les nouvelles générations

d'électeurs ? Ou s'agit-il de modes appelées à se remplacer les unes les autres au gré de la conjoncture politique et des rapports de force ? Au moment où certains pays en crise sur la scène internationale (l'Irak, le Sri Lanka, la Russie) en sont venus à favoriser le fédéralisme, comment se fait-il qu'au Canada l'enthousiasme des Québécois soit si faible pour ce modèle de gouvernement ?

Ce livre propose une lecture plurielle et actualisée des enjeux politiques qui sous-tendent les rapports entre le Québec et le Canada. Quatre grands thèmes y sont étudiés : les fondements du fédéralisme et ses traditions, les métamorphoses du fédéralisme, les relations fédérales-provinciales et intergouvernementales et enfin les politiques propres à la gestion de la diversité. Chacune des études jette un éclairage novateur sur un ensemble de questions centrales, dont celles du déséquilibre fiscal, des réformes démocratiques, des rapports entre minorités et majorités et du déficit fédératif au Canada.

Sous la direction d'Alain-G. Gagnon, **Le fédéralisme canadien contemporain : fondements, traditions, institutions**, Les Presses de l'Université de Montréal, 2006, 44,95 \$.



Sociologie et sociétés : le Québec et l'internationalisation des sciences sociales

Les modes d'échanges internationaux dans les sciences sociales n'ont guère été étudiés par la sociologie. Ce numéro propose d'emprunter un chemin parmi d'autres possibles en testant la pertinence, en ce domaine précis, des notions très usitées de médiation et de réseau. Une hypothèse balise cette voie de

recherche : l'analyse des réseaux d'échanges entre acteurs appartenant à des sociétés différentes conduit à dégager, dans toute leur complexité, les chaînes de médiations qui permettent l'émergence et le renouvellement des savoirs. La société québécoise fait ici office de pivot comparatif dans la mesure où

les sciences sociales y ont évolué, de façon exemplaire, au rythme de tensions multipolaires, résultant d'une amplification et d'une diversification des contacts internationaux. L'un des intérêts de la notion de réseau consiste précisément à observer la multiplicité des sources intermédiaires dans les activités de

production intellectuelle. À partir de perspectives et d'objets variés, les auteurs de ce numéro se donnent comme tâche de reconstituer diverses formes de médiations internationales, tout en les inscrivant avec netteté dans les situations sociohistoriques qui les caractérisent.

Ont collaboré à cette édition : Nicole Laurin et Paul Sabourin, du Département de sociologie.

Sociologie et sociétés, vol. 37, n° 2, **Le Québec et l'internationalisation des sciences sociales**, Les Presses de l'Université de Montréal, 2006.

Une école pour apprendre



Lieu par excellence consacré à l'apprentissage, l'école ne parvient pas toujours à remplir sa mission. Ce livre s'inscrit dans une démarche de changement dont l'objectif est d'offrir aux enseignants une réflexion et des outils qui devraient permettre aux élèves d'apprendre mieux.

Dans l'esprit des changements mis en place dans plusieurs systèmes éducatifs, *Une école pour apprendre* présente une conception de l'apprentissage et du développement des compétences, traite de situations d'apprentissage qui tiennent compte des différences des élèves et aborde sans détour l'organisation de l'école en cycles d'apprentissage. Il s'attarde aussi à l'instauration d'une culture de collaboration entre les enseignants et à la promotion de la formation continue. Abondamment ponctué de situations vécues en classe, il constitue un outil de formation et de développement professionnel pour les enseignants.

Jean Archambault est professeur au Département d'administration et fondements de l'éducation de la Faculté des sciences de l'éducation. Chantale Richer est coordonnatrice du Programme de soutien à l'école montréalaise.

Jean Archambault et Chantale Richer, **Une école pour apprendre**, Montréal, Chenelière Education, 2006, 34,95 \$.

postes vacants

Linguistique et traduction

Le **Département de linguistique et de traduction** et la Faculté des arts et des sciences recherchent une directrice ou un directeur au rang de professeur titulaire à plein temps. Situé au cœur de Montréal et au sein de la plus grande université du Québec, le Département de linguistique et de traduction offre des programmes au premier cycle (baccalauréat, mineure et majeure) et aux cycles supérieurs (maîtrise et doctorat) dans les deux disciplines. Pour plus d'information sur le Département et l'Université de Montréal, consultez les sites <<http://umontreal.ca>> et <www.umontreal.ca/reper-toires/facultes.html#aFAS>.

Exigences. La personne retenue sera dynamique, possèdera une expérience en enseignement et un excellent dossier de recherche, aura une vision arrêtée de l'avenir d'un département de linguistique et de traduction à l'Université de Montréal (études de 1^{er}, 2^e et 3^e cycle, recherche), une grande expérience administrative, préférablement des fonctions de direction, et des capacités de leadership démontrées (compétences en gestion, organisation et communication).

Elle devra être titulaire d'un doctorat en linguistique ou en traduction ou avoir une spécialisation équivalente dans l'une ou l'autre discipline. Elle enseignera aux trois cycles, encadrera des étudiants des

2^e et 3^e cycles et continuera ses activités de recherche.

Traitement. L'Université de Montréal offre un salaire concurrentiel jumelé à une gamme complète d'avantages sociaux.

Date d'entrée en fonction
À compter du 1^{er} juin 2007 (sous réserve d'approbation budgétaire).

Les personnes intéressées doivent faire parvenir une lettre indiquant leur vision du développement du Département et de ses enjeux, ainsi que la complémentarité de ses deux sections; leur curriculum vitæ; un plan de recherche (de deux à trois pages maximum); et les coordonnées de trois personnes susceptibles de fournir des lettres de recommandation, *au plus tard le 15 novembre 2006*, à l'adresse ci-dessous. Ces documents peuvent être rédigés en anglais ou en français.

Madame Marie-Claude L'Homme
Présidente du comité de sélection
Département de linguistique
et de traduction
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7

École de service social

L'École de service social et la Faculté des arts et des sciences recherchent une directrice ou un directeur

au rang de professeur titulaire avec permanence.

L'École de service social célèbre en 2000 ses 60 ans d'existence. Elle compte 16 professeurs, des équipes de recherche réputées et deux centres de recherche reconnus sur les scènes nationale et internationale. L'École offre des programmes aux trois cycles et joue un rôle déterminant dans deux programmes de la Faculté des études supérieures. Elle accueille actuellement 650 étudiants, dont une certaine au diplôme d'études supérieures spécialisées, 175 à la maîtrise et une trentaine dans son doctorat mixte avec l'Université McGill. Elle fait partie des 26 départements et écoles de la Faculté des arts et des sciences. Pour plus d'information sur ces unités, visitez le <www.esersoc.umontreal.ca>.

Exigences

La personne retenue sera dynamique, possèdera de l'expérience en enseignement et un excellent dossier de recherche, aura une vision arrêtée du développement de l'École de service social à l'Université de Montréal et une formation de qualité répondant aux normes et aux exigences de l'Ordre professionnel des travailleurs sociaux et de l'Association canadienne des écoles de service social. Elle devra aussi avoir une solide expérience administrative et des compétences en gestion, en organisation et en communication.

La personne choisie, titulaire d'un doctorat en service social ou dans une discipline connexe, participera à l'enseignement aux trois cycles et à la recherche, assurera la gestion et le suivi des programmes de l'École, animera la vie départementale et élaborera des activités de collaboration nationale et inter-

nationale. Le mandat de direction est d'une durée initiale de quatre ans.

Traitement. L'Université de Montréal offre un salaire concurrentiel jumelé à une gamme complète d'avantages sociaux.

Date d'entrée en fonction
À compter du 1^{er} juin 2007.

Les personnes intéressées doivent faire parvenir leur curriculum vitæ, leur plan de recherche, une lettre de motivation indiquant clairement leur vision du développement de l'École et les coordonnées d'au moins trois personnes susceptibles de fournir des lettres de recommandation, *au plus tard le 15 novembre 2006*, à l'adresse suivante :

Monsieur Joseph Hubert
Doyen
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7

Ophthalmologie

Le **Département d'ophtalmologie** de la Faculté de médecine sollicite des candidatures pour un poste de chercheur adjoint en milieu clinique dans le domaine de l'épidémiologie clinique en santé de la vision. L'Université de Montréal se classe parmi les universités les plus concurrentielles en recherche au Canada.

Fonctions. Participation à l'enseignement à tous les cycles; encadrement d'étudiants aux 2^e et 3^e cycles; élaboration d'un programme de recherche dans le domaine concerné; contribution à la gestion et à la vie dé-

partementales ainsi qu'au rayonnement dans le milieu scientifique.

Exigences. Être titulaire d'un doctorat et posséder une formation postdoctorale et une expérience de recherche liées au domaine concerné.

À l'Université de Montréal, la langue d'enseignement est le français; une ou un non-francophone devra pouvoir enseigner en français trois ans après son arrivée en poste.

Traitement. L'Université de Montréal offre un salaire concurrentiel jumelé à une gamme complète d'avantages sociaux.

Date d'entrée en fonction
Été 2007.

Les personnes intéressées doivent faire parvenir leur curriculum vitæ, *au plus tard le 31 octobre 2006*, à l'adresse suivante :

Madame Hélène Boisjoly
Directrice
Département d'ophtalmologie
Faculté de médecine
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7
Tél. : 514 343-7094
Télé. : 514 343-5790
angele.patenaude@umontreal.ca

Conformément aux exigences prescrites en matière d'immigration au Canada, ces annonces s'adressent en priorité aux citoyens canadiens et aux résidents permanents. L'Université de Montréal souscrit à un programme d'accès à l'égalité en emploi pour les femmes, les minorités visibles et ethniques, les autochtones et les personnes handicapées.

la rentrée 2006

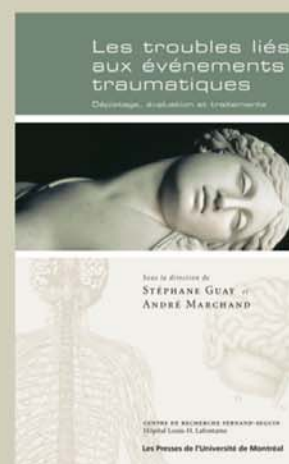
aux Presses de l'Université de Montréal

Collection « Profession »

Daniel M. Weinstock
Profession éthicien
64 pages • 9,95\$

Jean Proulx
Profession criminologue
72 pages • 9,95\$

En librairie le 2 octobre 2006

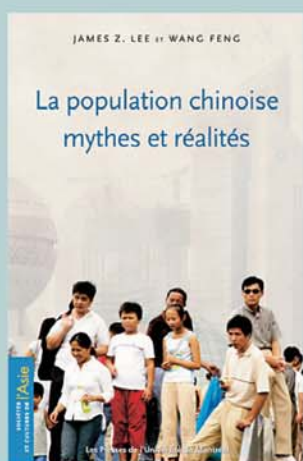


Sous la direction de
**Stéphane Guay et
André Marchand**

**Les troubles
liés aux
événements
traumatiques**

*Dépistage, évaluation
et traitements*

372 pages • 49,95\$



James Z. Lee
et Wang Feng
**La population
chinoise**
Mythes et réalités

Traduction de
Charles Le Blanc

Collection « Sociétés
et cultures de l'Asie »
290 pages • 34,95\$



Sous la direction
d'Isabelle Gusse
**Diversité et
indépendance
des médias**

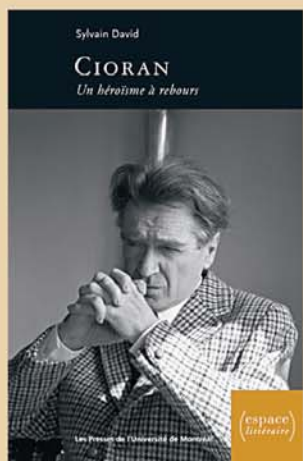
Collection « Paramètres »
294 pages • 29,95\$



Sous la direction
d'Alain-G. Gagnon
**Le fédéralisme
canadien
contemporain**

*Fondements, traditions,
institutions*

Collection « Paramètres »
564 pages • 44,95\$



Sylvain David
Cioran
Un héroïsme à rebours

Collection « Espace littéraire »
342 pages • 29,95\$



Sous la direction de
Sylvain Caron,
François de Médicis
et Michel Duchesneau
**Musique
et modernité
en France**

Collection « Paramètres »
432 pages • 29,95\$



Choix de texte
et présentation
par **Éric Bédard
et Julien Goyette**

**Parole
d'historiens**
*Anthologie des réflexions
sur l'histoire au Québec*

Collection « Corpus »
492 pages • 34,95\$

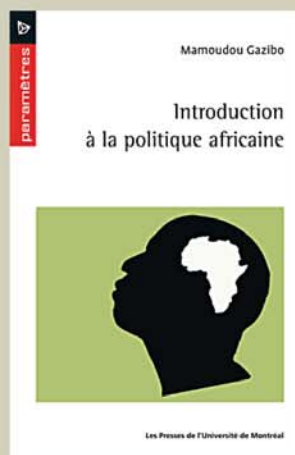


Jacques Dorion
et Jean Dumas
**Publicités
à la carte**

*Pour un choix stratégique
des médias publicitaires*

En coédition avec la Faculté
de l'éducation permanente
Certificat de publicité

Collection « Paramètres »
428 pages • 34,95\$



Mamoudou Gazibo
**Introduction
à la politique
africaine**

Collection « Paramètres »
264 pages • 32,95\$



Pierre Hamel
et Bernard Jouve
**Un modèle
québécois ?**

*Gouvernance
et participation
dans la gestion publique*

En librairie
le 2 octobre 2006

142 pages • 19,95\$

VISITEZ NOTRE NOUVEAU SITE AU www.pum.umontreal.ca
et courez la chance de gagner des livres en participant à notre concours.